

Français : activités d'entretien scolaire

Semaine 2

Hello toi,

J'espère que tu te portes bien, que tu parviens à te détendre, respirer et que tu continues de passer des chouettes moments d'évasion dans cette situation pas évidente.

Activité 2 : Imagine et rédige une lettre de demande en tenant compte de la situation ci-dessous.

Tu as récemment vu passer l'information suivante sur les réseaux sociaux :



Suite à cette nouvelle, tu décides de rédiger une lettre au Bourgmestre de la ville de La Louvière pour :

- lui dire que tu comprends et acceptes sa décision et lui expliquer pourquoi ;
- lui demander si le report du carnaval aura bien lieu et, si oui, à quel moment ;
- lui faire part de ton souhait de fonder une société « Les Gilles de L'IST » avec tes camarades de classe afin de danser aux sons des tambours avec votre professeure de français, déguisés en « combattants du Coronavirus » ;
- lui demander une information supplémentaire sur la situation actuelle de la ville.

Pour rédiger ta lettre, tiens compte des critères de la grille d'évaluation formative ci-dessous :

La lettre de demande : grille d'évaluation formative

Critères	Indicateurs	Pondération
P E R T I N E N C E	<p>1) PRÉSENTATION</p> <ul style="list-style-type: none"> • Tous les éléments de la structure d'une lettre de demande sont identifiables : <ul style="list-style-type: none"> - Lieu et date ; - Expéditeur ; - Destinataire ; - Formule d'appel ; - Annonce de la demande ; - Demande ; - Formule de politesse ; - Signature ; • Tous les éléments de la structure d'une lettre de demande respectent les règles de rédaction : <ul style="list-style-type: none"> - Lieu et date ; - Expéditeur ; - Destinataire ; - Formule d'appel ; - Annonce de la demande ; - Demande ; - Formule de politesse ; - Signature ; <p>2) CONTENU</p> <ul style="list-style-type: none"> - Compréhension décision + explications - Report : quand ? - Fondation d'une société - Informations situation actuelle 	

Critères	Indicateurs	Pondération
	<ul style="list-style-type: none"> • Les constructions de phrases sont correctes : <ul style="list-style-type: none"> ○ Pas d'erreur de syntaxe ○ 1 erreur de syntaxe ○ + d'1 erreur de syntaxe 	

F O R M E	<ul style="list-style-type: none"> • L'emploi et la formation du conditionnel présent sont maîtrisés : <ul style="list-style-type: none"> ○ entièrement ○ partiellement ○ pas du tout • L'orthographe est correcte : <ul style="list-style-type: none"> ○ de 100% à 95% de formes correctes ○ de 94% à 90% de formes correctes ○ de 89% à 85% de formes correctes ○ – de 84% de formes correctes <p>Nombre de mots :</p> <p>Nombre de fautes :</p> <ul style="list-style-type: none"> • La copie est présentée et rédigée avec soin 	
-----------------------	--	--

Appréciation formative	
-------------------------------	--

Activité 3 : Lis attentivement la nouvelle de Dino Buzzati, *Palpitations à minuit*.

PALPITATIONS À MINUIT

Dans Mystères à l'italienne

Belluno, juillet 1965.

Je suis assis tout en bas de l'escalier. À côté de moi, par terre, un chandelier en fer-blanc avec une bougie allumée. En face, une porte à deux battants faiblement entrebâillée.

C'est la porte de la vieille grange qui se dresse à côté de ma maison natale. Tout autour, la nuit de la campagne, et les souvenirs.

Bientôt, de l'autre côté de la porte, se manifesterait l'esprit qui hante cette grange depuis les temps les plus reculés.

Peut-être.

Un fort beau et bien curieux livre, intitulé *Guide de la France mystérieuse*, édité par Claude Tchou — tout empli des légendes de France, de monuments énigmatiques, de monstres, de sorciers, démons, fantômes et trésors cachés — m'a donné l'envie de raconter quelques-uns de ces mystères, grands ou petits, que l'on peut trouver également, et en quantité non négligeable, chez nous, dans cette antique et profonde nation qu'est l'Italie.

Et il m'a semblé tout naturel de commencer par l'endroit où je suis né. C'est là, en effet, que l'Italie commence pour moi, même s'il ne s'agit que d'un tout petit mystère, de ceux dont n'ont jamais parlé ni les journaux ni les chroniques.

Val Belluna n'est pas une terre de vocation pour la sorcellerie et les fantômes. Les

gens d'ici n'ont guère l'humeur fantasque, la campagne et ses collines semblent plutôt bonasses.

Mais les montagnes l'encerclent. À l'exception du Schiara et du Pizzocco, ce sont des sommets peu propices aux exploits sportifs, bien qu'assez abrupts, sauvages et aux formes insolites. Ils provoquent une impression d'inconnu ; il en ressort des images romantiques, des chênes vétustes, des masures désertées, des échos de lointains coups de fusil, des sentiers accrochés aux ravines et qui soudain vont se perdre et mourir, des ponts vermoulus, des fumées solitaires, des promeneurs claudicants, des corneilles, des vallons sauvages, des éboulis, des rochers trop immobiles, des cimetières à l'abandon, embusqués à la lumière de la lune.

Au rez-de-chaussée, presque en sous-sol, se trouve une grande et longue cave à vin, avec ses cuves ténébreuses, les bottes, les outils de vendangeurs. Par-dessus, tout aussi grande, la grange. Et pardessus encore, un immense grenier. C'est dans la grange qu'il a élu domicile.

Et puis aussi, derrière moi, se trouvent deux petites pièces où vit la gardienne de notre maison, nommée selon l'état civil Maria Pia Orzetti, la quarantaine, et qu'on appelle, Dieu sait pourquoi : Amabile. À cette heure, elle dort.

Il ne s'agit pas de l'esprit d'un de mes ancêtres mais plus prosaïquement de celui d'un vieux fermier, plus ou moins régisseur, du début du siècle dernier. En fait, la différence ne compte guère : même le dernier des manants, une fois désincarné, devient plus important qu'un archiduc en chair et en os.

Il est de notoriété publique qu'il se nommait Fontana, de notoriété publique qu'il roulait ses patrons et les autres paysans dans le calcul des mesures de maïs, ce pourquoi il fut condamné à demeurer là-haut, sur le lieu précis de ses malversations. Jusqu'à quand ?

Au temps de mon enfance, on me disait qu'on l'entendait souvent tripoter dans les tas de blé et de maïs, et faire rouler sur le plancher le cylindre de bois qui sert à niveler les boisseaux. Par la suite, on l'a entendu de moins en moins, comme s'il s'apprêtait peu à peu à nous abandonner. (Stupidités, n'est-ce pas ? Superstitions ridicules d'analphabètes, évidemment.)

Il semblerait, à ce que l'on prétend, que les esprits des morts perdent d'année en année de leur vitalité, de leur consistance, qu'ils maigrissent, se rapetissent, se font toujours plus chétifs, anémiés, pour finir par se dissoudre complètement. Comme s'il ne s'agissait pas d'âmes maintenues en cet état par le poids de leurs péchés, mais d'une simple trace, d'une empreinte, une image, une ombre laissée par quelque être humain et qui, en tant que telle, s'émousse avec l'usure du temps, s'épuise et s'abolit.

Onze heures dix du soir. Je suis seul. Aucune lumière dans les deux petites pièces derrière moi. J'avais prévenu Amabile de ma venue ; elle m'a préparé un siège et la chandelle, sans rire ni sourire de mon désir d'enquêter. Car elle y croit, elle aussi, à ces histoires, et prétend même que certaines nuits « Celui-là » fait un grand remue-ménage, plus particulièrement dans le grenier.

Toutefois, Amabile dort maintenant. Et cette maison toute proche où je suis né est close cette nuit, déserte, dans l'obscurité totale. Au-dehors, le clapotis d'une faible pluie sur les feuilles de la vigne sauvage qui grimpe sur le mur. Une auto s'approche, s'éloigne. Le bourdonnement paresseux d'une mouche.

Emanuele De Bona, l'époux d'Amabile, s'est tué il y a un mois et demi dans un accident de motocyclette. Deux de ses vestes sont suspendues à côté de moi à une antique patère : l'une de toile bleue, l'autre de laine grise. Et dans le cellier, juste derrière la porte,

la moto fatale est rangée sur son support habituel, à moitié recouverte d'une toile en piteux état.

Je l'ai remarquée tout à l'heure, quand je suis venu inspecter le baraquement vide : par terre, juste au milieu du cellier, une couche rectangulaire de maïs d'une épaisseur moyenne de quinze centimètres. Plus loin deux paniers, un balai de bruyère, le boisseau et son cylindre de bois, et rien d'autre. Un mille-pattes sort en silence de l'ombre projetée sur le mur par les deux vestes accrochées, et il se met en route horizontalement.

Il est onze heures vingt-cinq. Oui, je me trouve plutôt courageux. Jadis, je ne me serais sans doute pas risqué à venir ainsi seul la nuit, car il n'est pas question de plaisanter avec le fantôme du cellier. Il y a onze ans, en compagnie de mon cousin, par une nuit de septembre, installé comme aujourd'hui sur ce même palier, à la lueur de la chandelle, le cœur battant, je l'avais entendu, nous l'avions entendu déambuler !

Onze heures trente et une. Le mille-pattes s'est déplacé à gauche de la porte, il s'est installé maintenant sur les lattes de bois tout de guingois qui recouvrent le dessous de l'escalier. La porte est encastrée dans des pierres crépies à la chaux mais à force d'y passer, de s'y frotter, de s'y heurter, on a fini par user le crépi et la pierre dénudée apparaît aux arêtes. Le bruit de la pluie, son tic-tac sur les feuilles. Est-ce vraiment le bruit de la pluie ? Ou quoi d'autre ? Ce tic-tac est-il à l'extérieur, à l'intérieur de la grange, ou en moi-même ?

La petite flamme de la chandelle, sans raison apparente, était parfois secouée à l'improviste de légers soubresauts.

Et cette présence de la nuit, qui s'installe et s'impose dans ma maison natale, peuplée de visages, de voix, d'instant à jamais perdus, cette sujétion solennelle et antique qui surgit du sang à coups redoublés.

La cloche d'une église lointaine sonne minuit. J'ai pris sur moi et me suis décidé à éteindre ma chandelle pour inciter « Celui-là » à se montrer. Mais je serre une torche électrique dans ma main droite, prêt à la déclencher. Ce lieu est devenu une caverne où le vol d'un moucheron ressemblerait au tonnerre. Que se passe-t-il en ce moment au Vietnam ? Les patrouilles nocturnes rentrent-elles à leur base, avec deux ou trois hommes en moins ? Et comment sera bientôt le crépuscule sur les gratte-ciel rougeoyants de New York ?

Minuit sept. Un petit coup, oui, un minuscule petit bruit de l'autre côté de la porte, là-bas au fond, ce n'est peut-être qu'un grincement banal, au demeurant ; ce n'est peut-être rien, non, ce n'est rien. Une auto, une autre auto : où courent-elles donc à cette heure, où vont-elles ?

À travers la lucarne grillagée de la cave, à ras de terre, l'obscurité du jardin perce entre les feuilles de la vigne sauvage. Mais elle est moins dense que ce noir d'encre dans lequel je me trouve noyé.

Il m'a semblé entendre un faible râle, régulier. C'est peut-être Amabile qui dort. Et j'ai pensé, de toutes mes forces : Esprit, si tu es là, montre-toi ! Cela aurait dû suffire. Mais le courage de m'exprimer à haute voix m'a manqué.

Minuit dix-sept. Au grenier, un faible et bref piétinement. Des souris. La pluie a cessé. L'appel lointain d'un chien. Et cette lucarne, au ras du sol, comme un regard phosphorescent.

Non, non, je ne peux m'y tromper : on marche. Un pas humain qui s'approche, qui se traîne, pesant. Et le cœur qui se serre et s'écrase sous les coups de l'épouvante.

Je comprends soudain. Toute peur s'efface. Ce pas ne vient pas de la grange mais résonne derrière moi, il vient de chez Amabile. C'est évident : Amabile, que j'avais

prévenue de mes intentions, s'est levée pour venir voir elle aussi.

De fait, voici le grincement de la porte dans mon dos. J'allume ma lampe électrique, j'en dirige le rayon vers cette porte. Lentement, un des battants s'entrouvre. De l'autre côté j'aperçois tout un pan d'obscurité. Je ne vois pas Amabile mais je sais qu'elle est là, venue surveiller la situation. Et je lui dis :

— Oui, c'est moi. Bonne nuit !

Pas de réponse. Le battant de la porte se referme doucement. À nouveau ce pas traînant, qui s'éloigne et se perd dans le silence.

Ce fut ainsi que l'enchantement se brisa, le plus banalement du monde. Une heure moins le quart, il se fait bien tard désormais. Le vrombissement d'un avion, très haut dans le ciel. D'où vient-il, où va-t-il ? Un clic-clic qui se répète trois ou quatre fois au-dessus de l'entrée : gouttes d'eau sans doute. Adieu, vieux fantôme, symbole d'une époque heureuse et révolue de ma lointaine enfance, des histoires fabuleuses, de tout ce que je disais et entendais, des charmants dieux lares, des ancêtres que je n'ai pu connaître, de mon père, de ma mère, tu as fini par te diluer à ton tour dans le temps. Adieu, adieu donc.

Le lendemain matin, avant de m'en aller, je suis passé chez Amabile pour la saluer. La porte de la grange était fermée. J'ai appelé.

— Amabile, Amabile !

Un merveilleux soleil, tout blanc, resplendissait sur la prairie encore embuée de tempête. D'un coup, les montagnes délavées s'étaient rapprochées. Stupide caquetage des poules. Un paysan qui aiguisse sa faux, et le bruit du frottement métallique qui se répand au loin.

Amabile s'est enfin montrée à sa fenêtre. « Ah, bonjour, Monsieur Dino ! Vous n'êtes donc pas venu, hier soir ? Je vous ai attendu jusqu'à onze heures. Et puis, vous voudrez bien m'en excuser, je suis allée me coucher.

— Bien sûr. Toutefois, vous vous êtes relevée pour venir voir, n'est-il pas vrai ?

— Moi ? Quand donc ? Il ne faut pas m'en vouloir : j'étais tellement fatiguée...

— Allons ! Je vous ai bien entendue marcher, j'ai même vu la porte qui s'entrebâillait !

Elle secoue la tête : « Oh, Monsieur Dino ! Vous aimez toujours autant à plaisanter... »

Un coq retardataire se met à chanter.

Dino BUZZATI, *Palpitations à minuit* (1965) in. *Mystères à l'italienne*

Activité 4 : Réponds aux questions suivantes par des phrases complètes sur une feuille de bloc (écris seulement le numéro des questions).

- 1) Qui est le narrateur ?
- 2) Quel but le narrateur poursuit-il en venant dans sa maison natale ?
- 3) De quelle région est-il originaire ?
- 4) Pourquoi cette région est-elle mystérieuse, selon le narrateur ?
- 5) Quels éléments du décor créent l'impression de mystère dans cette région ?
- 6) Quelles informations le narrateur donne-t-il quant au fantôme qui hante la grange de sa maison natale ?

- 7) Selon le narrateur, pourquoi cet homme est-il devenu un fantôme ?
- 8) À ton avis, le narrateur croit-il aux fantômes ?
- 9) Quel indice prouve que le narrateur s'est bien installé dans la pièce où se manifeste le fantôme ?
- 10) Quel souvenir lui revient alors à l'esprit ?
- 11) Quels indices prouvent que le narrateur se laisse peu à peu gagner par le doute quant à l'existence du fantôme et par l'inquiétude ?
- 12) Relevez tous les éléments qui semblent indiquer la présence du fantôme.
- 13) Comment le narrateur interprète-t-il ces éléments ?
- 14) Que ressent le narrateur ? Pourquoi ?
- 15) Pourquoi sa peur s'efface-t-elle soudain ?
- 16) Pourquoi le narrateur dit-il que « l'enchantement se brisa » ?
- 17) Que se passe-t-il le lendemain ? Résume.
- 18) Par conséquent, comment faut-il interpréter la fin de l'histoire ?

Activité 5 : Réalise une « page de garde » du travail d'analyse de la nouvelle en respectant les consignes suivantes.

- Sur la page de garde (feuille blanche format A4), mentionne le titre et l'auteur de la nouvelle ;
- Illustre ta page de garde à l'aide de photos ET de dessins en lien avec l'histoire que tu as lue ;
- Agrafe la page de garde et la feuille sur laquelle tu as répondu aux questions.